

UN FILM SUR LA GUERRE AVEC DE GENTILS ALLEMANDS

Inutile de ressasser sans cesse les vieilles haines : tel est le leitmotiv du film d'un jeune débutant Alexéï Guerman (fils du célèbre réalisateur Alexéï Guerman). Son *Dernier train* raconte les pérégrinations d'un médecin allemand, Paul Fischbach, envoyé sur le front russe en pleine débâcle de la Wehrmacht et qui est à la recherche de son unité. Chemin faisant, il apporte réconfort et aide à tous ceux qu'il croise.

Le public russe n'avait encore jamais rien vu de tel. Certes, aujourd'hui, le thème du "SS hargneux" a disparu des écrans. Mais le cinéma soviétique a largement contribué à créer une image extrêmement négative des soldats et officiers allemands, les présentant soit comme des sadiques, soit comme des idiots finis, leur führer ne pouvant être qu'un déséquilibré mental. Ces anciens films sont encore de nos jours souvent programmés par les chaînes de télévision et ils se vendent bien, en cassettes ou en DVD.

Il existait bien quelques exceptions, comme le feuilleton télévisé "Les dix-sept flashes d'un printemps", tourné au début des années 70 et qui reste encore de nos jours très populaire en Russie. Il raconte l'histoire d'un agent secret soviétique, le colonel Issaïev qui, sous le masque d'un certain Stierlitz, du contre-espionnage allemand, mène, au printemps 1945, une opération pour dévoiler les négociations séparées entre les Etats-Unis et l'Allemagne. Dans ce film, le chef de la Gestapo Müller et le "Parteigenosse" Bormann inspiraient du respect, tout comme le chef du Contre-espionnage, Walter Schellenberg. A propos de ce dernier, il s'est produit une histoire drôle. Oleg Tabakov, qui jouait ce personnage, a reçu une lettre d'une dame âgée, la nièce de Schellenberg, remerciant l'acteur russe pour la "remarquable interprétation" de feu son oncle, reconnu, par ailleurs, comme criminel de guerre par le Tribunal de Nuremberg.

Côté littérature, l'actrice populaire Lioudmila Gourtchenko reste l'unique auteur d'un recueil de souvenirs où les Allemands sont présentés avant tout comme des êtres humains. Dans ses "Applaudissements", elle parle de son enfance à Kharkov, sous l'occupation allemande, où il y eut aussi des moments de bonheur. Ainsi, elle raconte que les soldats blessés au front pleuraient en l'entendant chanter "Lili Marlen" et lui offraient du chocolat.

Eh voilà, que ce film d'un jeune réalisateur de 27 ans détruit le dernier Mur de Berlin dans le subconscient russe, brûlant tous les clichés sur les SS tortionnaires et les cruels soldats vampires de la Wehrmacht.

Soit dit en passant, son père, dans l'inoubliable film "La Vérification", parlait de la guerre en termes traditionnels, comme d'un combat entre le bien et le mal, où le mal était incarné par les nazis. Son fils, lui, appartient à une autre génération.

Dans une interview à la revue Vlast, Alexéï Guerman explique sa démarche : "J'ai tourné un film sur des gens bien. Sur ceux qui, dans toutes les guerres, sont condamnés à une mort absurde. Non, je n'affirme pas qu'il n'y avait pas de bourreaux parmi les Allemands. Mon grand-père soldat a été tué par les Allemands. Mais, je n'oublie pas aussi que c'est un soldat allemand qui a sauvé ma grand-mère et ma mère, alors petite fille, en ouvrant la porte du wagon de marchandises qui les transportaient vers l'Allemagne, où une mort certaine les attendait en tant que juives. Même si les autres ont commis des atrocités monstrueuses dès l'instant où parmi eux se trouvait un homme bien, il faut le dire".

Le "geste" audacieux d'Alexéï Guerman a déjà été remarqué dans le monde du cinéma. Au festival de Salonique, en Grèce, "Le Dernier train" a remporté le premier prix, un Alexandre d'Or. Le film a reçu également diverses distinctions de la presse cinématographique et un prix d'Amnesty International. Mais, pour Alexéï Guerman, sa principale récompense sera le bouleversement qui ne manquera pas de se produire dans la tête de ses concitoyens à la sortie de son film dans les salles de projection russes.

Anatoli Koroley, RIA-Novosti